

Jean-Marie KLINKENBERG, *Petites mythologies belges*, Snel-Vettem, Les Impressions Nouvelles, 2009, 175 pp.

Dans le numéro 5/2005 de *Ponti/Ponts* (pp. 165-166) on avait déjà rendu compte des *Petites mythologies belges*. Le volume que nous présentons dans cette livraison est une “édition revue et considérablement augmentée” du même ouvrage, qui ne cesse de fournir de nombreux éléments d’intérêt. Même le titre, par exemple, pourrait être considéré lui-même comme une sorte de résumé des relations socio-culturelles entre la France et la Belgique. En effet, l’évidente allusion aux *Mythologies* de Roland BARTHES (explicitée, d’ailleurs, par l’auteur dans une note en bas de page) est précédée par l’adjectif “petites” et suivie par “belges”. L’auteur semble vouloir s’assurer en avance de bien cerner les limites d’une opération qui ne veut avoir aucune portée universelle, mais vise à se localiser exclusivement dans le cadre d’une nation, la Belgique, qui ne cesse de produire son image en se rapportant à la grandeur des nations qui lui sont plus proches. Profondément relationnelle (à cause de la confrontation constante avec ses voisins, mais également par ses relations dialectiques – voire conflictuelles – entre les communautés qui composent la Belgique), l’identité belge ne se fonde pas, selon KLINKENBERG, sur les Mythes de l’Histoire mais (un peu, du moins) sur les petits mythes de la vie quotidienne.

Nous nous permettons un petit conseil aux lecteurs. Compte tenu du ton ironique qui marque l’ensemble des articles du livre, doublé d’une remarquable série de sous-entendus dont la compréhension demande ou bien d’être belge ou d’être de fins connaisseurs de cette culture, il vaut mieux de commencer la lecture du texte non pas par son début, mais par sa fin. En effet, KLINKENBERG conclut le volume par une sorte de mode d’emploi (“Pourquoi ce livre”, pp. 134-156), largement nécessaire à l’intelligibilité de l’ensemble.

KLINKENBERG revient sur l’histoire belge et sur les deux hypothèses de lecture qui se confrontent depuis la naissance de cette nation: l’idée que “le royaume de Belgique est un destin: toujours-déjà-là, il puise ses racines dans la nuit des temps” (p. 139), opposée à celle qui voit cette nation comme un instrument “créé [...] de toute pièce pour servir [...] les privilèges de la classe bourgeoise alors en émergence” (p. 139). Loin de vouloir entrer dans un débat qui semble n’avoir pas de fin, la contribution de KLINKENBERG veut “examiner les traces mentales qu’a laissées l’histoire de ces affirmations et de ces dénégations” (p. 139). L’hypothèse de

l'auteur est que même le déni constant de l'idée de nation pourrait être considéré comme une sorte de "sentiment national en creux auquel on a donné le nom de belgitude, et qui démontre que l'existence d'un discours identitaire ne postule pas nécessairement la présence d'une identité positive et forte" (p. 140). À cela s'ajoute l'indispensable conscience que toute identité, en tant que produit d'une histoire, est transitoire et instable. En ce sens, selon KLINKENBERG, l'histoire des réformes institutionnelles de la Belgique des dernières quarante années est le fruit d'un processus normal d'évolution, qui intéresse bien des pays du monde et non la Belgique de manière particulière.

Selon l'auteur, le processus de construction de l'identité d'un peuple passe par trois phases. La première concerne ce qu'il appelle un "substrat objectif: un cadre de vie géographique ou climatique commun, un ensemble de comportements" (p. 143), ce qui est une "condition nécessaire mais non suffisante" (p. 143). La deuxième étape consiste dans la sélection de certains traits du substrat qui semblent plus marquants et dans la contemporaine exclusion du reste. Enfin, "pour que l'identité puisse orienter collectivement l'action, elle doit se manifester largement aux yeux de cette collectivité" (p. 144). Autrement dit, tout groupe social a besoin de symboles, d'emblèmes dans lesquels se reconnaître, justement ceux que KLINKENBERG passe en revue tout le long du livre. En définitive, l'auteur justifie la complexité belge en mettant en question la notion d'identité elle-même et en soulignant ce que son acception usuelle cache de contradictoire.

Gian Luigi DI BERNARDINI